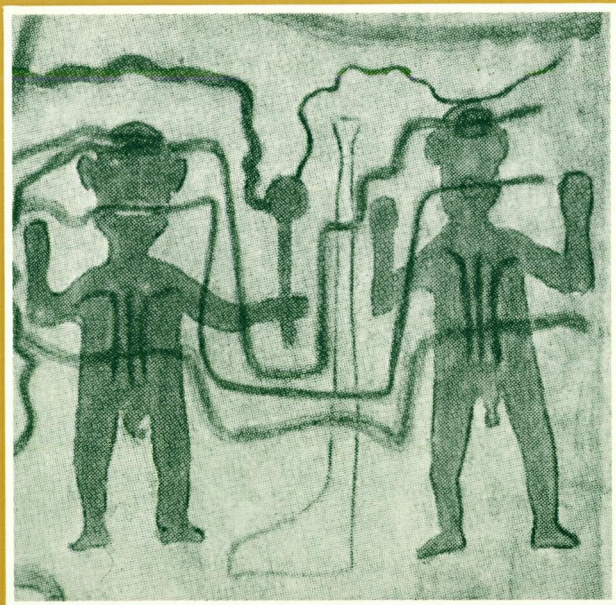


Octave Mannoni

Lettres personnelles

Fiction lacanienne d'une analyse



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Lettres personnelles

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Psychologie de la colonisation, 1950

réédité aux Éditions Universitaires sous le titre

Prospero et Caliban, 1984

Lettres personnelles à Monsieur le Directeur, 1951

réédité chez Tchou sous le titre *La Machine*, 1977

Freud, 1968

Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène, 1969

Fictions freudiennes, 1978

Un commencement qui n'en finit pas, 1980

Ça n'empêche pas d'exister, 1982

Un si vif étonnement, 1988

Octave Mannoni

Lettres
personnelles

Fiction lacanienne d'une analyse

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1990
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23686-2
B 23686-3

Note de l'éditeur

Curieux destin que celui de ce livre : il est d'abord paru dans sa version originale aux Éditions du Seuil en 1951 sous le titre *Lettres personnelles à Monsieur le Directeur*. Salué par la presse comme un « événement », on le classa à la Bibliothèque nationale dans la rubrique « Administration et organisation des Bureaux ». Lorsque Tchou souhaita rééditer le livre en 1977, l'éditeur proposa comme intitulé *La Machine*, titre évoquant qu'il s'agissait dans ce récit des errances d'un sujet évoluant dans un monde gouverné par l'ordinateur.

Cependant, à cette occasion, Octave Mannoni a pris le risque, dans une préface écrite sous forme de fiction, de dévoiler qui se cache ici derrière le Directeur de l'Administration d'une colonie imaginaire. Cette personne sourde, à qui l'auteur s'adresse sans qu'il semble jamais être entendu d'elle, n'est en effet nulle autre que son analyste, Lacan, à des moments de crise transférentielle...

Lu sous cet éclairage, ce livre mérite d'être « revisité ».

Le présent titre *Lettres personnelles, Fiction lacanienne d'une analyse* rend ainsi mieux compte de ce qui, de façon déguisée, s'est trouvé abordé par l'auteur. Car l'humour vient ici en lieu et place d'une forme de détresse, voire de haine « inavouable ». Et dans cette perspective, on peut aller jusqu'à découvrir ici comme une anticipation de ce qui a fait le sort du « mouvement lacanien ».

N'est-il pas temps dès lors que ce livre arrive enfin à destination?

Avant-propos pour la traduction italienne

J'ai fait la connaissance d'Octave lors de son retour à Paris à la fin de la guerre. Pour rentrer au plus vite, à un moment où les avions étaient très rares, il avait dû accepter un poste à moitié honorifique dans ce qui était encore le ministère des Colonies. Je l'ai souvent entendu se plaindre du caractère déprimant des heures qu'il y passait, sans avoir jamais su (je veux dire qu'il n'a jamais su et, par conséquent, moi non plus) en quoi consistait son travail.

Il avait des raisons, obscures pour moi, d'entreprendre une psychanalyse. Il disait qu'il s'était trop intéressé au culte des morts chez les Malgaches, que ce culte n'était que « refoulé » chez les Européens et que cela l'avait troublé. Il n'aimait pas en parler et je ne sais pas ce que c'était exactement. Son analyste était quelqu'un qui n'avait pas alors le grand renom qu'il a acquis depuis. Il ne me permet pas de dire son nom. Je ne connais pas grand-chose de tout cela. Je sais seulement ce qu'il voulait bien me dire à l'époque – ou du moins ce que je m'en rappelle.

Je lisais son livre presque en même temps qu'il l'écrivait; il en a écrit beaucoup plus qu'il n'en est resté à la publication et je ne pourrais pas dire pourquoi il détruisait tant de pages qui me paraissaient aussi intéressantes que les autres. Ce livre était étroitement mêlé à son analyse. Il en avait lu des passages pendant les séances; son analyste y avait pris goût, semble-t-il, ou bien cela l'aidait dans son travail, et, parfois, il l'obligeait à lire la suite, quelquefois pendant des séances entières. A un certain moment, il disait qu'il était forcé d'écrire de cette façon pour amuser l'analyste. A d'autres moments, il en parlait plus sérieusement et allait jusqu'à dire que dans ce livre il racontait toute son analyse dans les moindres détails, et que c'est pour cela qu'il était obligé de tout déguiser. Beaucoup plus tard, je l'ai entendu dire qu'il n'était pas nécessaire de déguiser à ce point, et qu'il le regrettait. Moi, je ne peux naturellement pas en juger.

J'étais, c'est-à-dire, je suis, plus jeune que lui et je n'osais pas trop l'interroger, mais je me risquais quelquefois à lui dire comment je comprenais tel passage de son livre. Il était quelquefois d'accord, mais rarement, et certains jours il se mettait en colère, et c'était une bonne chose, car alors, avec irritation, il me donnait quelques explications. J'aimerais les avoir mieux retenues.

J'ai retenu surtout celles que je n'ai pas bien comprises. Il paraît que c'est la règle. Il m'a dit une fois que le seul vers de Corneille qu'il était sûr de ne pas oublier c'était : « Je suis maître de moi comme de l'univers » parce que pendant longtemps, au lycée, il n'avait pas su ce que ça pouvait bien vouloir dire. A propos du personnage qui est censé écrire les lettres, il disait que c'était un imbécile, et je trouvais, alors, que ça ne se voyait pas assez. Il me donnait comme explication qu'il avait écrit — ou peut-

être qu'il aurait voulu avoir écrit, je ne suis pas sûr — quelque chose un peu comme un commentaire à l'analyse du délire de la présomption dans Hegel. Je n'ai jamais lu Hegel et je n'en sais pas plus. Peut-être qu'il plaisantait. Il attachait beaucoup d'importance à la plaisanterie, il disait qu'elle devait être sérieuse de deux manières. J'aurais du mal à redire lesquelles.

Quand je lui disais qu'il ennuerait ses lecteurs avec des histoires coloniales, il me répondait qu'il ne s'agissait absolument pas de cela, mais que nous sommes tous des colonisés. Je lisais son livre avec plaisir, parce qu'il me faisait rire. Je trouvais que c'était très gai. Mais nous étions trois amis; le troisième était un professeur de philosophie, de son âge, qui disait au contraire que c'était angoissant et cette lecture « lui foutait le cafard ».

Ce qu'il aurait bien voulu, disait-il dans ce temps-là, ç'aurait été de voir un ordinateur américain. A l'époque, ça ne s'appelait pas « ordinateur », mais « cerveau électronique » ou peut-être « électrique » ou encore « artificiel », je ne sais plus. Personne ne savait encore comment c'était fait. Il disait qu'après tout Kafka avait bien décrit l'Amérique sans y avoir été. Il disait aussi — je l'ai entendu plusieurs fois — que Christophe Colomb avait mal découvert l'Amérique, puisque tout le monde était encore obligé de la découvrir sans cesse. C'était une de ses plaisanteries. Moi, je trouve la Machine telle qu'il l'a imaginée beaucoup plus facile à comprendre, quand même, qu'un ordinateur. J'ai toujours pensé que, s'il avait vu un vrai ordinateur, ça l'aurait moins intéressé. Moi, je n'en ai jamais vu, lui si, depuis peu. Mais il n'en a rien dit.

Son livre a été très bien accueilli par la critique, et les articles lui faisaient plaisir. Je me rappelle qu'un critique qui en disait du bien avait le même nom qu'un des

personnages du livre. Octave en était très troublé, il aurait voulu trouver un moyen de s'excuser, mais il n'osait pas, naturellement. Peut-être que si ce critique sait l'italien...

Le public a plutôt mal compris ses intentions et Octave pensait que dans ce cas c'est toujours la faute de l'auteur. Il y avait pourtant une certaine proportion de lecteurs qui se montraient très sensibles. C'est seulement quand il a découvert, dans les fichiers de la Bibliothèque nationale, que son livre avait été classé dans la section « Administration et organisation des Bureaux » qu'il a été fou de joie. Il a fallu arroser ça! J'ai beaucoup réfléchi aux raisons qui le rendaient si joyeux; je lui ai dit : « C'est parce que là tu penses que ce n'est pas ta faute, et que ces gens ont vraiment fait une bêtise. » Il n'a rien répondu. Après la fin de son analyse, il était devenu moins bizarre et plus sociable. Mais il y avait quelque chose de difficile à préciser – c'était peut-être justement sa bizarrerie – qu'il me semble que je regrette.

Son éditeur italien lui a demandé, m'a-t-il dit, une introduction. Il ne voulait pas la faire. Je lui disais qu'il devait quand même faire un effort. Il m'a dit : « Fais-la, toi! » Je lui ai dit que je voulais bien, à condition qu'il la revoie et la corrige. Il m'a répondu : « Non, je la lirai seulement quand elle sera imprimée en italien. Tu écris trop mal. » (Ce n'est pas vrai, et c'est stupide, puisqu'il sait bien que je m'enregistre au magnétophone et que c'est la dactylo qui transcrit.)

Quand j'ai commencé cette introduction, je croyais que je ferais une vraie étude sur son livre. Mais puisqu'il ne veut pas me corriger j'ai trop peur de me tromper. Je me demande s'il dira quelque chose quand il la lira en italien.

Ph.

Première lettre

Monsieur le Directeur, j'ai l'honneur, en exécution de votre circulaire, de vous adresser ma première lettre personnelle.

Je crois que je comprends très bien l'objet de cette circulaire et l'orientation nouvelle que vous voulez donner à la correspondance, à l'intérieur du service, puisque aussi bien, sans cette mesure, nos errements traditionnels resteraient sans application. Ce n'est pas non plus la bonne volonté qui me manque et je ferai mon possible.

Je ne saurais cependant tout à fait vous cacher que je me trouve un peu pris au dépourvu. Je sens bien qu'il y a des quantités de questions que non seulement je me crois capable d'aborder dans mes nouvelles fonctions, mais encore il me semble maintenant que j'ai toujours désiré avoir un jour l'occasion de les aborder avec vous. Je ne le savais pas, je n'aurais pas osé le savoir. Maintenant que j'en ai reçu l'ordre officiel et par écrit (bien que sous la forme d'une circulaire qui s'adresse collectivement à

tout le service), je suis sûr que cet ordre était, au fond de moi-même, attendu.

La mécanique ingénieuse qui nous a si complètement remplacés n'entretient plus avec vous que des relations abstraites et aveugles, elle ne nous demande jamais notre avis sur aucun sujet. Vous-même, vous nous avez enjoint de lui abandonner toutes les questions qui sont désormais de son ressort, et, pour citer vos termes exprès, de ne plus essayer, comme nous avons « trop tendance à le faire, de lui contester une compétence dont elle a donné surabondamment les preuves ». En échange, vous nous encouragez à parler de nous-mêmes librement « à cœur ouvert ». C'est là une grande faveur que vous nous faites... Mais pourquoi cette faveur nous surprend-elle à ce point? Comment expliquer, Monsieur le Directeur, l'inquiétude que je ressens au moment où je n'ai rien d'autre à faire qu'à vous obéir ponctuellement?

Sans doute, autrefois aussi, et dans l'exercice de mes fonctions, il m'arrivait d'éprouver de l'inquiétude : nous ne prenions pas toujours les responsabilités qui étaient alors les nôtres sans éprouver quelque scrupule. Mais ce n'était pas la même chose...

Mon zèle n'est pas en cause. Vous m'avez eu assez longtemps sous vos ordres pour savoir avec quel sérieux je me suis toujours acquitté des tâches que vous vouliez bien me confier. Je ne vois aucune raison pour que, dans cette nouvelle activité, je ne manifeste pas la même conscience professionnelle, et j'espère y faire honneur au service comme par le passé. C'est même pour cela que je suis très légèrement en retard sur les délais que vous m'aviez impartis. J'avais l'habitude de ne soigner que le style administratif, et il faut que je me fasse à l'autre.

Tous ceux qui, plus ou moins ouvertement, se sont

insurgés contre les méthodes nouvelles n'ont pas attendu qu'on les leur proposât pour se montrer ennemis du changement et du progrès. Ils se faisaient déjà remarquer par leur esprit routinier à une époque où pourtant on ne changeait jamais rien. Je n'aurais jamais osé, Monsieur le Directeur, vous parler de cette manière de mes collègues avant la mise en service de la Machine, mais puisque désormais l'avancement des fonctionnaires est automatique et que nous sommes invités à donner un tour aussi personnel que possible à la correspondance administrative, je ferai un effort pour répudier cette attitude de réserve et de réticence qui contribuait à masquer ce que nous pouvions avoir d'originalité ou simplement de personnalité.

Et puis, maintenant que la digression est permise, ou plutôt, puisqu'il est impossible de sortir du sujet étant donné que ces lettres n'en ont pas, je me permettrai de noter, en passant, combien il peut être utile de considérer les autres pour se définir soi-même, et pour se perfectionner en prenant en autrui des exemples soit à imiter, soit à fuir. La morale populaire fait une grande part à ces moyens, et il me semble que la sagesse des Anciens les dédaignait moins que la nôtre. J'ai eu l'occasion d'en parler avec M. Mentonnet, le professeur, au Café Colonial. Avec une rapidité où j'ai cru voir, peut-être à tort, un peu de mépris pour mes idées, il m'a répondu que n'importe quoi pouvait être pris pour modèle, qu'il fallait donc des règles pour choisir, et que ces règles ne pouvaient être qu'abstraites. C'est un argument embarrassant. Cependant, et depuis que j'ai commencé à réfléchir à notre nouvelle Machine, c'est surtout en m'opposant à elle, plus encore qu'en m'opposant aux autres, que je trouve un moyen de me comprendre. J'ai réussi ainsi à

m'intéresser de nouveau à moi-même. Je m'y intéressais beaucoup autrefois, il me semble, avant d'entrer dans l'Administration. J'avais alors quelque plaisir à entretenir autrui, assez naïvement, de ma personne, mais comme je ne m'intéressais absolument pas à autrui, je ne me connaissais pas. Aujourd'hui, j'aurais des idées plus précises; seulement j'ai tellement perdu l'habitude de parler de moi qu'il me semble que je m'étais presque perdu de vue...

J'ai toujours été extrêmement respectueux de toutes les traditions; seulement, il y a des traditions de tout, même de la manière de se libérer; et ce qui m'a peut-être le plus étonné, ç'a été de voir qu'on ne pouvait franchir les barrières qu'on n'avait jamais franchies sans tomber en pays de connaissance... On dirait que partout où l'homme s'avise de faire un trou dans le mur, il tombe sur d'autres hommes qui l'accueillent, qui l'attendaient, et qui lui expliquent que, eux aussi, ils avaient éprouvé le besoin de faire un trou dans le mur, juste de la même façon. Ce sont parfois des morts, qu'on connaît par les livres.

J'ai découvert, de cette manière, d'abord que je n'étais pas autant que je le croyais satisfait de la vie que je mène, et ensuite qu'en cela je n'étais pas seul... Pourtant cette vie me paraissait enviable, et je constate encore qu'elle est enviée. Je n'avais pas d'ambition, et je ne songeais pas à souhaiter mieux. Alors d'où me vient – et d'où venait – cette sorte d'inquiétude et d'insatisfaction? Ce n'est pas facile à dire.

Ainsi que je l'ai déjà laissé entendre, les choses se présentaient différemment autrefois. Il m'arrivait, par exemple, de me réveiller, assez souvent, dans la nuit, généralement vers le petit matin, avec le sentiment urgent

que quelque chose n'allait pas. Ce sentiment m'interdisait de me rendormir. Je sentais qu'il y avait quelque chose à faire, comme une faute ou un oubli à réparer, avec la crainte aiguë qu'il ne fût déjà trop tard. Je ne pouvais alors m'empêcher de reconsidérer toutes mes occupations de la veille pour y rechercher quelque négligence inaperçue, une négligence négligée, puisqu'une faute n'est jamais simple, mais peut indéfiniment se replier sur elle-même. Mon scrupule était de ne pas négliger une fois de plus cette négligence. Et en général, malheureusement – ou, peut-être, heureusement – je ne manquais pas de découvrir, dans le souvenir de mon travail administratif, un point auquel j'aurais dû attacher plus d'attention.

Il est vrai qu'assez souvent, presque toujours, la faute était illusoire. Je me rappelle mon anxiété, une fois, au souvenir d'avoir laissé passer, dans le projet d'une lettre à MM. les Chefs de Circonscriptions, lettre qui devait être signée par M. le Gouverneur Colonial, une tournure particulièrement ridicule : « Vous n'êtes pas sans ignorer que... » La faute paraissait sans remède : le projet était parti avec le cahier de transmission. Que penserait M. le Gouverneur, s'il s'en apercevait ? Et s'il ne s'en apercevait pas, comme il était probable, ce serait bien pis... Aussi quel soulagement dans mon bureau, au petit matin (les plantons commençaient à peine à arroser les couloirs), quand je consultai le double : il y avait la tournure correcte : « Vous n'êtes pas sans savoir... »

Malheureusement, on ne peut pas toujours vérifier... Avais-je été assez bienveillant ? N'avais-je pas trop promis, ou trop concédé, et ma solution était-elle la plus équitable ? S'agissait-il encore d'une illusion et n'avais-je vraiment rien à me reprocher ? C'était vraisemblable, mais comment en être sûr ? Aujourd'hui, la Machine s'étant

chargée de tout, ce problème est définitivement résolu. Mais à l'époque? J'avais dans mon service d'assez grandes responsabilités. Nous ne connaissions pas notre chance... Ces responsabilités, nous croyions qu'elles nous pesaient. Je vois bien maintenant, au contraire, l'aide qu'elles nous apportaient. Mon inquiétude de la nuit y trouvait à quoi s'accrocher. On aurait même dit que ce n'était plus tout à fait de l'inquiétude, du moment qu'elle avait une signification si importante. Du moins aussi longtemps que, dans mon aveuglement, je pouvais croire qu'elle en avait une.

Doit-on même parler d'aveuglement? Quand dans mes insomnies je scrutais rétrospectivement les difficultés et les pièges de notre profession, je découvrais combien il est vrai que la nuit porte conseil. Ces inquiétudes presque toujours sans objet n'étaient pas inutiles, j'y entretenais mon zèle; elles en recevaient une sorte de dignité. Elles tournaient au bien général et à celui de l'Administration. J'aurais pu m'en prévaloir. Je ne le faisais pas alors, parce que je n'y réfléchissais pas, je n'avais pas le temps, et puis parce que cette utilité allait de soi. A cette époque ma réflexion était toujours tout entière accaparée, honnêtement, je dirais naïvement, par la question même qu'il me fallait résoudre; il n'en rejaillissait jamais aucun reflet sur moi-même, sinon la satisfaction de penser que tous mes soucis servaient à quelque chose; de cette manière, au milieu de soucis illusoire, je me perfectionnais cependant réellement, puisque, à ces tourments somme toute supportables, je devais cette exécution toujours correcte de mes tâches.

Aujourd'hui, comme vous le savez, je n'ai plus aucune responsabilité. Et dans une lettre comme celle-ci, il me semble, Monsieur le Directeur, que sans manquer aux

convenances, je peux bien ajouter : vous non plus. Or, et c'est là un fait révélateur, mes inquiétudes nocturnes n'ont pas disparu pour si peu. Au contraire. Je me réveille toujours, et plus souvent qu'autrefois, avec le sentiment très net que je suis coupable. Le médecin-colonel Dublock, à qui je me suis confié, parle de la digestion des graisses et du pH sanguin. Il m'avait donné un traitement très compliqué qui faisait merveille, jusqu'à un matin où je me suis réveillé avec l'inquiétude de ne pas avoir bien suivi son traitement la veille. Je me suis avisé que le souci du traitement avait remplacé le zèle administratif et depuis le traitement n'agit plus. Ce qui fait qu'il n'est pas toujours avantageux de faire des découvertes sur soi-même. Je me dis avec inquiétude : que vais-je découvrir maintenant qui m'éloignera encore de ce confort naïf qui était le nôtre quand nous ne le savions pas, et dont la Machine a réussi à nous déloger?

Notre ami Venaïsson, à qui j'ai parlé un peu de tout cela au Café Colonial, et qui d'ailleurs – vous le connaissez, je crois – n'est pas particulièrement compétent en ces matières, prétend que je suis tombé dans la métaphysique. Il me conseille de me garder maintenant, alors qu'il en est temps encore, de la théologie et du mysticisme. Il affecte d'en parler comme de maladies; ce doit être là un exemple de ses nombreuses plaisanteries. J'ai interrogé M. Mentonnet sur la métaphysique, et j'ai essayé de feuilleter quelques livres; mais il me semble qu'on n'y trouve rien de ce qui me préoccupe.

Ce qui est vrai, c'est que je me suis mis à lire beaucoup, par désœuvrement d'abord, et ensuite par une nouvelle sorte de curiosité. J'emprunte des livres à la bibliothèque du Gouvernement Colonial, où il n'y a presque jamais personne que le vieux bibliothécaire. C'est un ancien

vétérinaire. Il parle peu, il ne lit jamais, ses livres l'occupent trop. On dirait qu'il connaît la place de chacun, car il n'a pas de catalogue. Ce n'aurait été qu'un jeu de classer tout cela avec l'aide de la Machine, mais il n'a jamais voulu y consentir...

Au début je ne songeais qu'à relire. J'essayais de me rappeler les livres dont j'avais gardé un bon souvenir depuis mon adolescence, ce n'est pas d'hier. *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *Tartarin*, *Messieurs les ronds-de-cuir*, *Poil de carotte*, par exemple, et d'autres du même genre. Ma carrière administrative ne me laissait pas de temps pour la lecture, et sans y penser, je m'étais fait cette opinion qu'il n'y avait pas d'autres livres intéressants que ceux qui m'avaient intéressé, ou amusé, car c'était bien à peu près la même chose. J'ai eu la surprise de trouver que ces livres avaient beaucoup changé, ils sont devenus tristes et par moments désespérants. Ce doit être une question d'âge. Jeune, on se place très haut, et tous ces personnages sont comme un guignol, ou un jeu de massacre. On se sent tellement supérieur. Plus tard, quand on y revient, il faut, comme on dit, en rabattre; on n'a plus tellement le cœur à rire.

Par la suite, j'ai découvert qu'on pouvait très bien lire des livres qu'on n'avait jamais lus. J'en ai lu beaucoup. Il y a quelque temps, par exemple, je lisais Pascal. C'est un peu ancien, mais puisque les modernes en parlent, on finit par y aller voir. Et il m'est arrivé une chose qui m'a frappé et m'a enfoncé encore plus dans le goût pour la lecture : j'avais fait à propos de Pascal quelques réflexions que je croyais tirer de moi-même (à ce moment-là, je prenais quelques notes; mais c'est inutile, on ne les relit pas), et je me suis aperçu que ces mêmes réflexions figuraient en toutes lettres dans le livre, mieux exprimées,

Lettres personnelles

Dans une colonie imaginaire, les fonctionnaires remplissaient leurs fonctions quand, un jour, on décida de les remplacer par un monstre moderniste : la *Machine*.

Jour et nuit, sans congé, sans dimanche, sans fin, la *Machine* propose, calcule, corrige, digère, administre. Elle sait tout, elle décide de tout et parle même français "avec l'accent américain".

Cependant, les fonctionnaires continuent à travailler en s'envoyant des lettres les uns aux autres. D'une façon symbolique, l'*administration* fonctionne sans aucune action sur le monde extérieur. La *Machine* révèle ainsi des vérités surprenantes. Mais de l'*Employé* et de la *Machine*, qui détient la vérité de l'autre ?


Une préface écrite en vue de l'édition italienne nous apprend que cette fiction est aussi le récit déguisé d'une psychanalyse. S'il est vrai que l'auteur a écrit cette chronique au cours de sa propre analyse, il est vrai aussi que, d'après lui, "nous sommes tous colonisés".

L'auteur : Octave Mannoni ne devint psychanalyste qu'après avoir consacré d'abord sa vie à la philosophie, la littérature et l'ethnographie. Il fut aussi à ses heures poète et botaniste. A publié aux Editions du Seuil : *Psychologie de la colonisation*, 1950, *Lettres personnelles à Monsieur le Directeur*, 1951, *Freud*, 1968, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, 1969, *Fictions freudiennes*, 1978, *Un commencement qui n'en finit pas*, 1980, *Ça n'empêche pas d'exister*, 1982, *Un si vif étonnement*, 1988.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture :
Robert Gie, *Distribution d'effluves avec machine centrale
et tableau métrique* (détail), vers 1916.
Cabinet du Pr Ladame. Droits réservés.



B23686.3  3.90
ISBN 2.207.23686.2
125 FF TTC

Extrait de la publication